

UNIVERSITE DE PARIS

FACULTÉ DE DROIT

DISTRIBUTION DES PRIX

(11 Décembre 1921)

Du Crime

**dans ses Rapports avec l'Art dramatique
et la Littérature**

DISCOURS PRONONCÉ PAR

M. Émile GARÇON

Professeur de Droit criminel et de Législation pénale comparée

PARIS

1922

*Se Paris
1922*

95283
UNIVERSITE DE PARIS

FACULTÉ DE DROIT

DISTRIBUTION DES PRIX

(11 Décembre 1921)

Du Crime

**dans ses Rapports avec l'Art dramatique
et la Littérature**

DISCOURS PRONONCÉ PAR

M. Émile GARÇON

Professeur de Droit criminel et de Législation pénale comparée



PARIS

1922

L'ART DRAMATIQUE

ET LA CRIMINALITÉ

La Faculté de droit a décidé que, désormais, dans cette réunion solennelle, un professeur prononcerait une harangue. On m'a chargé d'inaugurer cette coutume nouvelle. Il m'a plu de croire, qu'en m'appelant ainsi à prendre la parole dans cette séance, où la Faculté couronne ses meilleurs élèves, on avait voulu donner aussi sa récompense à un vieux maître, qui a consacré toute sa bonne volonté à l'enseignement du droit et qui arrivera bientôt au terme de sa carrière. C'est pourquoi j'ai accepté la tâche qui m'était offerte.

Mais mon embarras a commencé, lorsque j'ai dû faire choix d'un sujet. Ma première pensée a été de vous entretenir des réformes des programmes, et la tentation était grande, tenant à merci un auditoire tel que le vôtre, d'exposer mes idées personnelles sur les moyens de relever les études juridiques et d'en assurer les progrès. Mais je suis trop vieux pour avoir encore beaucoup d'illusions. Je n'ignore pas que, si on fait une réforme, elle consistera à concilier les opinions irréductiblement contradictoires des anciens et des modernes, en compliquant un peu plus les programmes, et en multipliant les examens. J'ai donc jugé qu'il était plus sage de me taire là-dessus. J'ai songé ensuite à prononcer l'éloge d'un de mes prédécesseurs dans la chaire que j'occupe et celui d'Ortolan m'eût fourni une belle matière. Mais c'est un point connu que

l'éloge n'est supportable que par le mal qu'on dit, avec esprit et malice, de celui qu'on loue. Or, je ne pense que du bien d'Ortolan qui fut un grand initiateur ; je ne suis pas méchant, je vous assure, et je n'ai pas d'esprit. Et puis, je n'ai pas osé, par un tel morceau, concourir avec les académiciens, sachant combien cette comparaison m'eût été défavorable. Enfin, programme ou éloge sont du genre solennel, et je voudrais bien n'ennuyer personne. Dans ces conjonctures, je me suis souvenu que j'occupais une chaire de droit criminel et j'ai résolu de vous parler de l'Art dramatique dans ses rapports avec la criminalité.

Il ne faut pas croire que ce sujet soit frivole. Il a suscité de doctes travaux, érudits et profonds, et soulevé de multiples et mémorables controverses. Toutefois, elles me paraissent se ramener à deux questions principales qui sont : l'influence du crime sur le théâtre, d'une part, et du théâtre sur le crime, d'autre part. Et ce sera là, comme on dit dans une leçon d'agrégation, les deux parties de mon discours.

Que le crime tienne une place considérable dans les tragédies et dans les drames, personne n'en doutera, puisque c'est l'évidence même. La question que nous posons n'est pas là : elle est de savoir ce que ces tragédies et ces drames nous apprennent sur le crime et sur le criminel.

Les sociologues, qui cherchent à découvrir les lois naturelles de la criminalité, ont cru trouver une source précieuse d'observations dans les héros de théâtre. On a prétendu que les poètes en savaient plus sur les criminels que les savants, et qu'un Eschyle, un Shakespeare, un Racine connaissaient mieux leur âme que tous les criminalistes, psychologues, psychiâtres et anthropologues réunis. On a affirmé que les peintres et les sculpteurs avaient découvert, bien avant Lombroso, les tares physiques du délinquant-né. Cependant je ne suis pas sûr que cette méthode soit irréprochable et que ce soit vraiment le moyen de connaître le criminel que de l'étudier dans les personnages créés par l'imagination des auteurs dramatiques. Mais, cette réserve faite, je ne dis pas que le théâtre ne puisse pas fournir d'utiles renseignements au criminaliste.

Et puisque nous parlons d'art et de poésie, c'est d'abord

vers la Grèce que nous tournerons naturellement nos regards. N'a-t-elle pas porté, du premier coup, tous les genres littéraires à leur plus haut degré de perfection ? L'*Illiade* n'est-il pas le plus magnifique des romans de cape et d'épée, l'*Odyssee* le plus merveilleux des voyages extraordinaires ? *Les trilogies*, les modèles les plus achevés de l'art dramatique ? Or, quels sont les sujets ordinaires de ces romans et de ces drames sinon les forfaits des grands criminels de l'antiquité légendaire ? C'est Prométhée qui soustrait frauduleusement le feu du ciel, premier vol d'électricité dont la mémoire des hommes a gardé le souvenir ; c'est Médée l'empoisonneuse et l'infanticide, c'est Phèdre l'incestueuse adultère. Ce sont les Labdacides, enfants du vieux Cadmus, jeune postérité que la haine implacable des dieux poursuit jusque dans leurs derniers descendants. OEdipe, meurtrier de son père, époux de sa mère, et leurs fils maudits Etéocle et Polynice. Ce sont surtout les Atrides, « *Sœva Pelopis domus* ». Tantale l'Ancêtre, Atrée et Thyeste, Agamemnon, Egisthe, Clytemnestre, tous meurtriers, assassins et parricides, Oreste enfin digne rejeton de cette race atroce qui venge le meurtre de son père en tuant sa mère et son complice. Son affaire ayant été portée devant le Jury de l'Aréopage, présidé avec impartialité par Minerve, se termine par un acquittement, après une éloquente plaidoirie d'Apollon, son avocat d'office. Tous grands personnages d'ailleurs, héros et demi dieux, rois et princes du sang ; car dans ses délassements littéraires, la démocratie athénienne ne s'intéresse qu'aux crimes des grands. Phèdre, Médée, Clytemnestre, Jocaste, Electre, Alceste, comme dira Buridan à la tour de Nesles : ce sont de grandes dames, oh ! ce sont de bien grandes dames.

Je sais bien que les Grecs, fils chéris des filles de mémoire, d'ornements légendaires ont doré ces histoires. Mais ne poussons pas trop loin l'esprit critique. Sous ces fables, il y a un fond de vérité et ce sont les tragiques qui nous fournissent ainsi les renseignements les plus précieux sur la conception du crime et du criminel à l'aurore de la civilisation. Sans doute, nous possédons des lois pénales anciennes, et je me garderai bien de médire des savants qui les commentent, car je m'y suis moi-même essayé et je ne pense que du bien de

mes travaux. Mais ces textes écrits dans la brique ou gravés sur le bronze, ces manuscrits mutilés ne nous livrent que des textes glacés. Ce sont les passions qui ont agité le cœur des hommes pour qui ces lois ont été faites, la pensée qui les vivifie et les explique, que je veux connaître, et les œuvres des poètes nous les révéleront mieux que tous les autres documents. Les tragiques Grecs nous permettent de pénétrer les concepts du droit pénal primitif, et sur ce fonds commun, dont les principes généraux sont universels, les particularités qui caractérisent les conceptions helléniques.

C'est avant tout, je crois, le sentiment religieux qui inspire la vengeance privée. Nulle part ailleurs, la conscience populaire n'a conçu plus fortement la souillure qu'imprime au meurtrier le sang qu'il a répandu, le devoir qui s'impose au vengeur, la nécessité morale de l'expiation, pure de tout mélange utilitaire. Et c'est précisément cet impératif catégorique qui fait la sombre et majestueuse grandeur de l'Orestie.

Mais la tragédie grecque a surtout posé les plus graves et les plus douloureux problèmes que soulève le crime et qui inquiètent aujourd'hui encore la raison humaine.

N'est-ce pas la redoutable question de la liberté morale, et de la responsabilité que les trois tragiques agitent sur la scène ? Sans doute, ils ne la posent pas dans les mêmes termes que les Philosophes modernes ; même, je le veux, ils n'en ont pas la claire conscience. Mais leur conception du crime et du châtement montre comment chacun d'eux l'a comprise, ou mieux, l'a sentie. Pour le pieux Eschyle, tout pénétré des anciennes conceptions, l'homme est responsable non de sa faute, mais de son fait. L'homicide, souillé du sang qu'il a répandu, doit expier, eût-il frappé involontairement, eût-il tué par ordre des dieux. Nul mieux que ce vieil aristocrate conservateur n'a eu le sentiment de l'hérédité criminelle, de la fatalité qui poursuit les races maudites. Et pourtant c'est la déesse sage, c'est Pallas Athénée qui préside au jugement de l'Aréopage. Le parricide a frappé dans l'exercice légitime du droit de vengeance, accomplissant le plus impérieux devoir moral, obéissant à Apollon et à Zeus. C'est pourquoi il sera acquitté, pourquoi les furies seront apaisées, première

victoire de la justice sur la conception du châtiment des vieilles divinités Titaniques.

Cependant Sophocle, déjà affranchi des vieilles croyances, ira plus loin, et affirmera la responsabilité humaine. Certes, il croit aux dieux et respecte leur puissance. Mais il semble que ces dieux mêmes laissent la volonté humaine plus libre. Celui qui n'a commis aucune faute et qui est puni, est frappé injustement. Et OEdipe, qui a lui-même prononcé les imprécations contre les meurtriers de son père, lui qui s'est châtié par le plus cruel des supplices, parvenu au terme de sa triste vie, proteste contre la peine qui l'a frappé. Lorsque Créon lui reproche ses crimes, il proclame son innocence : « Tu ne trouveras dans ma vie, aucun crime dont je doive expier la honte par les horreurs accomplies sur moi-même et sur les miens. Et au chœur qui lui crie : « ' *Εκνεες* » tu as tué. Il répond : — « ' *Εκνον*, " *Εχει δε μοι* » j'ai tué et pourtant ! — « *Τι τὰούτου* » quoi ? « *Προς δικας τι* ».

Ah ! que les traducteurs sont impuissants, et combien ils expriment mal la pensée du poète, en parlant d'excuses. Non ! ce n'est pas une excuse qu'invoque OEdipe. C'est *Δίκη* c'est la justice sociale, implacable et sans pitié ni miséricorde, qui justifie pourtant le parricide et l'inceste involontaire. C'est cette *Δίκη* qui, dans la conception nouvelle et audacieuse de Sophocle devient la justice équitable, la justice purifiée parce qu'elle tient compte de la volonté humaine. L'intention pénètre dans la notion du crime.

Et maintenant dans les pièces du libre penseur Euripide, les criminels vont devenir des hommes, avec leurs penchants, leurs instincts pervers et leurs vices. Leurs forfaits s'expliquent encore par les forces secrètes et irréductibles, mais elles sont en eux-mêmes, dans leur nature mauvaise, dans leurs passions. Ne nous étonnons pas si, des trois tragiques, Euripide a été le plus imité. C'est qu'il est plus près de nous et que ses conceptions du crime sont presque les nôtres.

Voilà, ce me semble, ce que le criminaliste peut apprendre dans le théâtre grec. Mais ne lui demandons pas la psychologie du criminel. Malgré tout, ce criminel obéit encore trop aux dieux, à la fatalité et à ses passions ; il n'est pas encore assez affranchi des forces obscures qui oppriment sa volonté

et dirigent ses gestes pour que sa vilaine âme nous apparaisse encore dans sa vivante réalité.

Laissons donc la Grèce, négligeons Sénèque, le théâtre du Moyen-âge et de la Renaissance et venons à notre tragédie classique. Je crois bien avoir entendu murmurer autour de moi que j'avais quelque penchant pour le paradoxe. Ceux qui l'ont pensé me connaissent bien mal ! Dussè-je m'exposer à ce reproche, je dirai toute l'admiration que m'inspire cette forme achevée de l'art dramatique. Logique et mesurée, héroïque avec Corneille, sentimentale et tendre avec Racine, audacieuse avec Voltaire, elle est vraiment fille de France, un des plus purs produits de notre génie national. Elle dépouille la scène de tout artifice, et ne veut d'autre moyen pour émouvoir que le verbe. Mais quelle éloquence ! Le vers de nos tragiques a porté notre langue à son plus haut degré de perfection, par sa pureté, sa clarté, sa précision, et en même temps sa douceur et sa force. Je sais que les langues évoluent et qu'on essayerait en vain de les fixer. Mais tous ceux qui sont capables de sentir les charmes infinis du parler français aimeront éternellement à venir puiser à la source pure de nos auteurs tragiques.

Dans ces tragédies, il semble que nous retrouvons tous ces criminels qui avaient fait frissonner les Athéniens : Agamemnon tue sa fille, Atrée fait boire à Thyeste le sang de son fils, Oreste, suivi du Pilade, assassine Pyrrhus, Etéocle et Polylnice se massacrent, Phèdre brûle de feux incestueux. Si à cette liste des scélérats de la vénérable et sainte antiquité, s'en ajoutent quelques autres, ils ne valent pas mieux : c'est Néron, assassin de Britannicus ou Roxane la jalouse.

Ce sont encore là de très hauts et très puissants seigneurs, à l'abri de tous les mobiles qui inspirent le crime de droit commun, le crime noir, abominable, monstrueux et répugnant, enfin le crime « crapuleux » pour me servir du terme consacré, celui qui intéresse le plus la curiosité d'un criminaliste. Nous ne trouvons guère dans ces sombres tragédies que des criminels politiques et des criminels passionnels. Encore les premiers n'ont-ils pas grand relief : On voit bien qu'ils sont du siècle de Louis XIV. Cinna est un conspirateur de cour, et Brutus n'a rien d'un anarchiste bolcheviste.

Le véritable criminel de nos tragédies est celui qu'égare la passion amoureuse. Car voilà la grande nouveauté : il n'y a plus de pièces dramatiques ou comiques, sans amour. Quelques étrangers ont même prétendu qu'en cela encore cet art dramatique est bien français. Ainsi les scélérats du théâtre antique se muent en jeunes premiers et le terrible Oreste d'Eschyle devient avec Racine, un prince faible, épris de sa jeune et redoutable cousine Hermione qui le conduit droit au crime. C'est bien pour ce théâtre qu'on peut dire : « Cherchez la femme ».

Cependant, il y a quelques beaux types de criminels nés dans notre théâtre classique, quelques exemplaires bien frappés de scélérats. Tel Néron, et sa mère ne s'y trompe pas : c'est un héréditaire :

*Il se déguise en vain, je lis sur son visage
Des fiers Domitius l'humeur triste et sauvage ;
Il mêle avec l'orgueil qu'il a pris dans leur sang,
La fierté des Nérons qu'il puisa dans mon flanc.*

Et il a l'insensibilité qui est un des signes du criminel de sang :

*Néron l'a vu mourir, sans changer de couleur ;
Ses yeux indifférents ont déjà la constance
Du tyran dans le crime endurci dès l'enfance.*

Telle encore cette Cléopâtre, reine de Syrie, capable de tous les forfaits, pour satisfaire son insatiable ambition, et, à la fois, sa haine pour Rodogune. Elle se rend d'ailleurs pleine justice :

*Règne ! de crime, en crime enfin te voilà roi !
Je t'ai défait d'un père, et d'un frère et de moi,
Puisse le ciel tous deux vous prendre pour victimes,
Et laisser choir sur vous les peines de mes crimes !
Puissiez-vous ne trouver, devant votre union
Qu'horreur, que jalousie et que confusion ;
Et pour vous souhaiter tous les malheurs ensemble,
Puisse naître de vous un fils qui me ressemble.*

Pauvres parents, en effet, quelle infortune de donner le jour à un pareil monstre !

C'est bien un criminel d'habitude ce Polyphonte qui, s'étant frayé par le sang le chemin du trône, que Mérope refuse de partager avec lui, et menacé de tout perdre à ce mot effrayant :

Eh! bien, encore un crime, il m'est trop nécessaire.

Mais tout cela, c'est la criminalité de sang. Le théâtre classique n'ignore pas qu'il y a des délits moins graves qui tombent sous le coup des justes lois répressives. Tel ce faux intellectuel par supposition de personnes par lequel est institué le légataire universel, et qui, en bonne justice, mérite les galères. Turcaret serait aujourd'hui condamné par la X^e Chambre pour spéculation illicite, et Sganarelle pour exercice illégal de la médecine. Combien de valets de Molière méritent la corde. Scapin a reçu du ciel un génie assez beau pour toutes les fabriques de gentillesse d'esprit, de ces galanteries ingénieuses à qui le vulgaire ignorant donne le nom de fourberie et qui l'ont amené à se brouiller avec la justice, ce qui ne l'a point corrigé, d'ailleurs, puisqu'il déclare que trois ans de galères ne sont pas pour arrêter un noble cœur. Et Tartufe ? On le regarde d'ordinaire, comme un hypocrite et un faux dévot. Pour moi, je crois le mieux connaître et j'estime qu'il est simplement un escroc. Il emploie des manœuvres frauduleuses, parfaitement caractérisées, pour se faire remettre une donation des biens présents et à venir d'Orgon, qui a bien la figure de la dupe :

C'est un homme, entre nous, à mener par le nez.

Il n'y a pas jusqu'à Mme Pernelle que rien n'est capable de désabuser, qui vient témoigner en faveur du prévenu jusque sur les bancs de la police correctionnelle. Et Molière l'a bien vu, car Molière voit tout :

*Venant vous accuser, il s'est trahi lui-même,
Et, par un juste trait de l'équité suprême,
S'est découvert au prince un fourbe renommé,
Dont, sous un autre nom, il était informé.*

Je m'en doutais. Tartufe est un faux nom ; ce délinquant de droit commun est un récidiviste. Mais il est arrêté et je me fie à la sévérité du Châtelet pour lui infliger la peine qu'il mérite.

Les spectateurs français n'ont jamais aimé qu'on change les pièces auxquelles ils sont accoutumés. Après le *Cid*, ils ont exigé qu'on leur donne la même tragédie pendant 200 ans, et de vieux messieurs, pacifiques et graves, se sont battus à la Comédie Française parce qu'on brisait cette tradition. Cependant, la victoire resta aux romantiques et le drame apparut où le criminel, certes, ne tient pas moins de place que dans la tragédie, mais sous un aspect nouveau et différent. Le criminel du théâtre antique est victime de la fatalité ; le théâtre classique l'a rendu amoureux ; il était réservé au théâtre de xix^e siècle d'en faire un personnage sympathique. A Athènes, le meurtrier est couvert d'opprobre et sur sa tête plane la malédiction publique. Dans nos classiques, ce criminel a une conscience toute chrétienne et sent le lourd poids de sa faute ; Phèdre a horreur de sa passion et Oreste porte aux filles d'enfer son cœur à dévorer. Le remords apparaît comme la suite inévitable du crime, soit que les furies poursuivent le parricide, soit que le spectre de Banco vienne s'asseoir au banquet de Macbeth, soit que les victimes du duc de Glocester lui apparaissent sanglantes et vengeresses la veille de la bataille où il va périr. Notre théâtre moderne ne connaît pas les vieux préjugés et va justifier et magnifier le criminel.

Considérez l'œuvre du maître. Voici Hernani, le lion superbe et généreux, séducteur de filles, noble, seigneur et fier bandit qui commande à des

*Proscrits dont le bourreau sait d'avance les noms,
Gens dont jamais le fer ni le cœur ne s'émousse
Ayant tous quelque sang à venger qui les pousse.*

au demeurant de vilains compagnons que je soupçonne être tout simplement des voleurs de grand chemin, — une bande à Bonnot — qui rançonne les voyageurs dans quelque Sierra. Et pourtant, qui refusera sa sympathie à ce

révolté gentilhomme ? Le vrai coupable dans cette affaire, c'est Don Ruy Gomez de Silva, vieillard stupide, qui assassine les gens, la nuit de leurs noces, en sonnant du cor.

Et *Ruy Blas* : où donc est l'honnête personnage que nous puissions estimer ? Ce n'est pas dom Salluste, le président haï des alcades de cour. Ce préfet de police est un vilain homme. Est-ce le roi ? Il délaisse son devoir pour chasser le loup par des jours de grand vent. Ce ne sont pas les ministres, qui choisissent l'heure sombre où l'Espagne agonisante pleure, pour se remplir les poches et pour s'enfuir après. Est-ce Ruy Blas ? Il se suicide au dénouement, et c'est fort heureux, car quel beau procès à scandale ! La reine compromise et le premier ministre convaincu d'usurpation d'état civil, de faux et d'assassinat. Mais comment refuser notre sympathie cordiale à don César de Bazan, si gai, si joyeux compagnon. Sans doute, il se vante cyniquement de porter le beau pourpoint, doré, passementé, que Matalobos a volé au comte d'Albe, sans doute il

*...Comprend qu'on vole, et qu'on tue, et qu'on pille,
Que, par une nuit noire, on force une bastille
D'assaut, la hache au poing, avec cent flibustiers,
Qu'on égorge estaffiers, geoliers et guichetiers,
Tous taillant et hurlant, en bandits que nous sommes...*

Mais, comment lui en vouloir de ces peccadilles, alors qu'il refuse de détruire une femme et ne veut pas abuser...

*Qui sait de son humeur peut-être hasardeuse,
Prendre ce pauvre oiseau dans quelque glu hideuse.*

Des crimes et des criminels. Mais c'est tout le théâtre de Victor Hugo ! *Les Burgraves*, Job le maudit : le fraticide qui touche à sa centième année.

*Un Burgrave fameux parmi tous les Burgraves,
Nous a-t-on raconté, que cet homme sans loi
Tout chargé d'attentats, tout éclatant d'exploits.*

*Par la diète à Francfort, par le concile à Pise,
Mis hors du saint empire et de la sainte Eglise,
Isolé, foudroyé, réprouvé, mais resté
Debout dans sa montagne et dans sa volonté.*

Et ses fils, et les fils de ses fils qui sont pires que lui.

Et Lucrèce Borgia, fille du Pape, adultère, incestueuse, meurtrière, elle qui se vante d'avoir poignardé Vitelli dans les caves du Vatican, assassiné Pandolfo pour lui voler sa ville, empoisonné d'Appiani dans une fête, étranglé Gravida dans son sommeil, fait décapiter Prazella et étrangler son cousin d'Aragon, qui enfin, crie à ses dernières victimes : « Messeigneurs, vous êtes tous empoisonnés ». Eh ! bien, cette criminelle-née, qui résume en elle Médée, Phèdre et Clytemnestre, le poète manifestement l'absout parce que, dans son cœur, a lui un éclair d'amour maternel.

Dans l'œuvre de Victor Hugo, je connais le coupable : C'est la Société. C'est elle, l'impitoyable qui condamne Jean Valjean au bagne pour avoir volé un pain : c'est elle qui, personnifiée par Javert, poursuit de sa haine implacable M. Madeleine, amendé par le pardon du bon évêque. Messieurs, ce n'est pas vrai. Ces choses ne se trouvent que dans *Les Misérables* et dans la jurisprudence du tribunal de Château-Thierry. Le jury français n'a jamais rendu de tels verdicts, et tous les efforts des criminalistes du XIX^e siècle ont tendu à rendre les peines plus humaines et à faciliter la rédemption du coupable. C'est même, à vrai dire, ce qu'on leur reproche aujourd'hui : n'ont-ils pas exagéré l'indulgence et la pitié ?

Quoi qu'il en soit, il sera beaucoup pardonné à Hernani et à Ruy Blas, non pas tant parce qu'ils ont beaucoup aimé, qu'à cause de leur verbe prestigieux. Le drame romantique n'a pas toujours cette magnificence de forme ; mais à la grande époque, ses criminels gardent au moins quelque grandeur ; ils ont le panache : tels Buridan, Marguerite de Bourgogne, Antony, Lagardère, Robert Macaire dont Frédéric Lemaître, par une création géniale, fit un si somptueux bandit, et Fra Diavolo, type du brigand d'opéra comique. Cette fois, les crimes de ces malfaiteurs sont bien des forfaits de droit commun : meurtres et assassinats, empoisonnements,

parricides et infanticides, vols, rapt et enlèvements d'enfants avec « croix de ma mère ». Mais bientôt l'imagination des auteurs dramatiques s'épuise et nous tombons dans le drame judiciaire et, plus bas encore, dans le drame policier. Ses sujets sont empruntés à la Gazette des tribunaux : *Le Courrier de Lyon*, Mme Lafarge dans *La Dame de St-Tropez*, l'*Affaire Fualdès*, j'attends demain, au Grand Guignol, l'affaire d'un assassin tragi-comique, qui fera bouillir dans quelque horrible marmite, une douzaine d'amoureuses fiancées.

Mais, tandis que le vieux drame décline ainsi et tombe en décadence, un nouveau théâtre est né qui, depuis plus d'un demi-siècle, remplit la scène française. Fondamentalement, le sujet en est toujours le même. C'est un époux trompé ; s'il tue, c'est un drame ; s'il pardonne, c'est une comédie ; si on se moque de lui, c'est un vaudeville. Mais, lorsqu'il frappe, tue et massacre, il n'est plus seulement un héros sympathique, c'est un justicier. Car, dans le code du théâtre contemporain, l'adultère est un crime qui mérite la mort, au cinquième acte, à condition que l'amoureux trahi soit lui-même l'accusateur, le juge et le bourreau. Il est vrai que, par une juste réciprocité, l'opinion publique n'admet plus que la loi punisse cet adultère de peines correctionnelles, et que les juges, qui partagent évidemment ce sentiment, ont pratiquement abrogé l'article 337, en ne punissant plus la femme et son complice que d'une amende dérisoire, et en les dispensant même de la payer par application de la loi de M. Bérenger, qui fût le ferme défenseur de la morale publique, et le président de toutes les sociétés protectrices des bonnes mœurs.

D'ailleurs, la comédie contemporaine, suivant la marche même de la criminalité, sauf pour les crimes passionnels, semble abandonner la violence pour le délit de fraude et de ruse. Elle n'a eu garde de négliger tout ce monde de malfaiteurs, qui s'agitent dans la vie moderne et qui, certes, sans brutalité, je dirais si je l'osais, « en douceur », s'emparant du bien d'autrui et édifiant leur fortune sur la ruine et la misères de tous les honnêtes gens qui manquent complètement d'habileté. Turcaret reparait sous la jaquette du spéculateur éhonté, sous l'habit du banquier véreux, ou du

directeur de sociétés fictives. Les uns, frôlant le code pénal sans y pénétrer, tel ce personnage d'Emile Augier, qui respectait la loi puisqu'il la tournait. Les autres, qui dépassent la limite du licite et qui, banqueroute faite et peine subie, reprennent, avec sérénité, le cours de leurs fructueuses opérations. Pour ceux-là, les auteurs dramatiques n'ont point de tendresse. Mais, peut-être ont-ils trop d'indulgence pour les victimes de ces escroqueries ? La petite épargne n'est pas toujours digne de pitié. M. Gogo, lorsqu'on le connaît bien, est souvent un simple usurier ou pis, un délinquant-né qui, ignorant la manière de s'enrichir en dépouillant les autres, et voulant se préserver des lois répressives, confie à quelque financier plus capable le soin de commettre cette mauvaise action.

Et maintenant, comment pourrais-je oublier l'art muet, la forme la plus récente de l'art dramatique ? Je sais ; il est entendu que le cinéma est indigne de retenir l'attention de la critique et de toute personne de distinction. Pourtant, il rassemble des millions de spectateurs d'un bout à l'autre de l'univers. C'est que, quoi qu'on en dise, ces images mouvantes sont susceptibles de suggérer des émotions, d'autant plus profondes qu'elles sont plus simples et qu'elles s'adressent à des sentiments plus élémentaires. D'ailleurs, le cinéma n'a pas donné tout ce qu'on en peut attendre. Jusqu'ici, il n'a triomphé que dans ses comiques, dont quelques-uns ont atteint la perfection. On n'acquiert point, sans mérite, la popularité mondiale d'un Charlot. Mais lorsque le cinéma aura trouvé son tragique, on demeurera étonné de la grandeur épique du geste et de sa puissance pour bouleverser les âmes. Mais, pour m'en tenir à mon sujet, où cet art nouveau a-t-il été chercher un grand nombre de ses personnages ? Où ? sinon dans le monde des criminels et des délinquants, se conformant ainsi à la loi inéluctable de tout art dramatique. Tous les forfaits romantiques, sombres drames ou histoires sentimentales, jettent de nouveau la terreur dans les foules, qui se pressent devant l'écran, ou les émeuvent jusqu'aux larmes. Mais, de tous les genres, le film policier où se mêlent et se combinent le comique et le tragique, a surtout les faveurs du public. Vieillard assas-

siné, jeune fille enlevée, coffre-fort fracturé, trésor ravi, transcontinental attaqué, forçat en rupture de banc dans le smoking du plus correct et du plus froid gentleman et dans l'instant sous le veston du souteneur, détective de génie qui se dissimule sous mille déguisements divers, salon somptueux du duc, cabinet de l'homme d'affaires, repère secret de la bande, poursuite et courses folles à pied, à bicyclette, en automobile, et en avion, au haut des tours de Notre-Dame et dans les catacombes, au sommet de l'Himalaya ou dans les profondeurs des gouffres, tout ce train endiablé, accompagné par un infatigable piano, captive et pour dire le vrai mot « empoigne » un public qui vient là demander pour une heure l'oubli du labeur quotidien. Je conviens d'ailleurs que ces drames nous renseignent assez mal sur la psychologie du criminel.

Je n'ai parlé que du théâtre grec et du théâtre français. Je suis bien obligé de négliger le théâtre étranger, car un orateur doit savoir se borner. Et pourtant, que d'enseignements pourraient nous fournir les criminels de Tolstoï et de Dostoïevsky, de ce dernier surtout. Schiller n'est-il pas le véritable créateur du brigand du théâtre moderne ? Mais, comment passer tout à fait sous silence le maître entre les maîtres, Shakespeare.

Peut-on dire Shakespeare, ou, sous son masque, faut-il deviner Bacon, Rutland ou Derby ? Car c'est bien pour lui qu'on peut dire aujourd'hui : « To be or not to be » et je vais, en confidence, vous dire ma conjecture : Je vois dans le théâtre de Shakespeare tant de variété, elle est si fournie et si complexe, d'inspiration si variée, que j'imagine qu'elle n'est pas sortie d'un seul cerveau. Est-il invraisemblable de croire qu'il s'agit de pièces de plusieurs auteurs, jouées sur le théâtre dont Shakespeare était le directeur, comme nous pourrions dire aujourd'hui le théâtre de Sarah-Bernhardt où figureraient *Phèdre*, *La Dame aux Camélias*, et *L'Aiglon*. Mais, pour le prouver, il me faudrait de longs développements, et vous me saurez gré, sans doute, de ne pas insister.

Et qu'importe après tout ! L'œuvre nous reste et n'est pas moins digne de notre admiration.

Sur quelle autre scène trouverons-nous des criminels com-

parables à ceux qui s'agitent dans ses tragédies ? Je ne m'étonne point que les anthropologistes aient assayé d'écrire des livres entiers pour démontrer que Shakespeare a, par une intuition géniale, prévu, deviné et confirmé toutes leurs théories. Où trouver un plus bel exemplaire de criminel-né que ce Richard III « difforme, ébauché, à peine fini, et irrégulier, si étrange à voir que les chiens aboyaient après lui ». Son âme est plus hideuse encore : Trompeur, dissimulé, insolent, insensible, sans pitié et lâche, comment ne pas admettre qu'il est conduit à tous ses crimes par ses instincts pervers ? — Un criminel d'occasion devenu criminel d'habitude : voici Macbeth ; peut être un prédisposé héréditaire, car le poète nous le montre sujet à des accès épileptiformes. Mais il est soldat loyal « âme tendre, trop plein de douceur et d'humanité pour aller droit au but », tant qu'il n'a pas entendu la sorcière lui murmurer : « Tu seras roi ». Cependant, lorsque la funeste pensée a pris possession de son âme, il s'enfoncera peu à peu dans le crime. — Le criminel passionnel. Vous avez nommé Othello : la jalousie sous les traits symboliques de Yago, domine tout son être ; il frappe Desdémone et lui-même, trait bien observé, car parmi les criminels, ce sont ceux qui tuent par amour qui se suicident le plus fréquemment. — Le criminel politique : Les conspirateurs contre César, Brutus, l'homme à principes qui sacrifie tout à son idéal ; Cassius, l'ambitieux, envieux de la gloire du dictateur. — Le criminel par cupidité : les mauvaises filles du roi Lear : combien nos Cours d'assises ont jugé des forfaits motivés par des partages d'ascendant ? — La femme criminelle : Lady Macbeth, celle qui ne frappe pas, mais qui excite au meurtre et arme le bras du meurtrier, sans ambition personnelle, et qui ne recule devant rien pour assurer un trône à son mari. Lady Macbeth, dont un notoire anthropologiste a dit qu'elle était plus froidement, plus impitoyablement féroce que son mari, et qui ajoute au nom de la science « que si les femmes commettent moins de crimes que les hommes, elles sont plus cruelles, plus obstinées dans la récidive, moins susceptibles de repentir ». Mesdames, ce n'est pas moi qui l'ai dit. Mais je suis bien obligé de confesser que Médée, Clytemnestre et Electre ; que Cléopâtre, que

Lucrèce Borgia, que Marguerite de Bourgogne, que la femme de Claude sont de bien abominables personnes.

J'ai montré jusqu'ici quelle place le criminel occupe dans le théâtre de tous les temps et de tous les pays. Je dois maintenant rechercher quelle influence ce théâtre, plein de forfaits, exerce sur les mœurs et s'il n'est pas, en retour, une des causes agissantes de la criminalité. Cette seconde question a soulevé les plus ardentes controverses, et vous sentez combien elle est plus grave que la première. Toutefois, rassurez-vous : je sens que le temps s'écoule, et que je dois être bref.

En vérité, la querelle est aussi ancienne que la tragédie elle-même, et le théâtre a toujours eu des détracteurs convaincus, opiniâtres et passionnés. Aristophane accusait déjà Euripide de pervertir les mœurs, et Platon ne souffrait dans sa République ni tragédie, ni comédie, parce qu'elles « sont capables d'entretenir et d'augmenter en nous la partie brute et déraisonnable ». Ouvrons *Les Pères de l'Eglise*, et voyons avec quelle sévérité ils flétrissent les impudicités de la pantomime, comment ils fulminent contre la sentine impure du théâtre. Et si les in-folios où repose la pensée de Tertullien, de Saint Cyprien, de Saint Augustin, de Saint Thomas et de Salvin, nous paraissent un peu lourds à manier, lisons seulement les petits livres de Rivet, du prince de Conti et de Nicole, les *Maximes et réflexions* de Bossuet et la lettre de Jean-Jacques à d'Alembert. Partout est dénoncée, par des raisonnements divers mais concordants, l'influence funeste et détestable de la scène sur la moralité publique, et le danger qu'elle fait courir à la vertu des spectateurs, et cet accord, inattendu et surprenant du philosophe grec, de l'Eglise orthodoxe, de Port-Royal et de Genève, est, il faut en convenir, fort impressionnant.

Il serait bien facile de renouveler aujourd'hui cette argumentation contre le théâtre, en lui donnant une allure toute moderne ; comme il faut prendre les remèdes pendant qu'ils guérissent, il faut donner les raisons alors qu'elles convainquent. Certes, on ne répéterait pas les arguments théologiques sous le poids desquels l'Aigle de Meaux écrasa le

Père Caffaro théâtin. Tous les catholiques savent, depuis *Les Maximes*, que leur foi leur commande de s'abstenir de tout spectacle, quel qu'il soit, car il n'en est pas d'innocent. On laisserait aussi l'auteur des *Muses galantes* et du *Devin de village* s'indigner de l'introduction d'une troupe de comédiens et surtout de comédiennes dans la pudique Genève et vitupérer Molière parce qu'il a ridiculisé la vertu d'Alceste. On aurait bien garde de faire allusion aux dangers des mauvais exemples et des mauvaises lectures, raisons démodées et qui feraient sourire. Non ! On parlerait, à des hommes qui savent la valeur de la science, un vrai langage scientifique. On montrerait que la loi sociologique de l'imitation porte invinciblement les spectateurs à reproduire les exploits des scélérats qui parlent sur la scène ou agissent sur l'écran. Il ne serait question que de la contagion du crime et de sa prophylaxie, et tout le monde comprendrait que ce sont des idées vraiment nouvelles. On procéderait par la pure méthode expérimentale en citant les chiffres des statistiques et en mettant les exemples sous forme d'observations.

Il ne s'agirait plus de dénoncer les dangers que le théâtre fait courir à la morale et aux bonnes mœurs, on constaterait ses ravages dans notre société contemporaine. Le mal n'est plus à craindre, il est fait. Ainsi, on prouverait péremptoirement que le drame policier est l'école du crime. On démontrerait que la fréquentation du cinéma est une des principales causes de la criminalité juvénile. On insisterait surtout sur la déplorable comédie, dite de mœurs, par antiphrase assurément, puisqu'elle est immorale dans son essence même : cette comédie, qui a étourdiment agité sur la scène les plus graves problèmes sociaux, soutenu tant de paradoxes, présenté tant de théories prétendument hardies, et qui ont en réalité ébranlé toutes les notions de la discipline sociale en enseignant aux passions qu'ils doivent se libérer de la raison et de la contrainte du devoir. On se plaint, avec raison, du débordement de la pornographie dans l'art et la littérature, au music-hall, à la scène par l'image et par d'immondes publications populaires et toutes ces vilaines choses sont, en effet, inexcusables. Mais combien plus pernicieux ces romans et ces comédies qui, sous des dehors aimables, avec un style châtié et

de bonne compagnie, avec talent et avec esprit, enseignent la souveraineté de la passion, le droit de « vivre sa vie », ce qui signifie, pour une femme, trahir la foi conjugale, abandonner ses enfants, faire litière de tout sentiment d'honneur pour suivre son amant. Alexandre Dumas, non le joyeux conteur, dont les écrits n'ont jamais corrompu personne, mais l'autre, demeurera le fondateur et le maître de cette école ; lui qui s'est attaché avec un incroyable acharnement à détruire les liens de la famille, et par là, la base essentielle de toute discipline sociale ; lui, qui par ses insupportables raisonneurs, plus artificiels que le chœur antique, a semé tant d'idées fausses, et détraqué tant de faibles cervelles ; lui, le romantique attardé qui réhabilite la prostituée par l'amour, qui enseigne à l'époux trompé qu'il a le droit de vie et de mort sur l'infidèle, et qui, enfin, dans une brochure retentissante, a crié au mâle : « C'est la guenon du pays de Nod, tue-là ! » J'entends bien que M. Dumas, ni aucun autre auteur dramatique ne veulent la mort de personne ; ils entendent seulement surprendre le public, et l'étonner par la hardiesse de leurs conceptions ; il y a si longtemps que le vice est blâmé, qu'il semble original de le réhabiliter et de le glorifier. Et puis ! il faut bien un dénouement : Euripide faisait intervenir le *deus ex machina*, Molière, le prince ennemi de la fraude ; les réalistes modernes ont, pour débrouiller une situation qu'ils ont rendue inextricable, un coup de pistolet. Le mal est que trop de gens ont pris ces fictions pour des réalités, et toutes ces inventions nous ont valu l'épidémie de crimes passionnels qui s'est abattue chez nous depuis cinquante ans. Voilà la funeste influence de ce théâtre sur les mœurs : les filles abandonnées vitriolent leurs amants ; les femmes jalouses abattent leur mari à coups de revolver d'ordonnance ; les maris trompés tuent la femme et l'amant ; l'amant frappe le mari qui gêne. Sur la scène et dans la vie réelle, c'est un massacre universel. Au théâtre, le rideau tombe et l'acteur assassiné se relève pour venir saluer le public en s'inclinant avec respect et contentement. Mais, si c'est pour tout de bon, il y a une victime qu'on portera à la morgue et dont on fera faire l'autopsie par un médecin légiste. Car, soyez-en sûrs, on ouvrira une

instruction. Mais à quoi bon ? Le jour de l'audience, devant un public très parisien, venu avec des cartes de faveur, pour assister à cette comédie vécue, l'avocat général osera à peine requérir une condamnation de principe, le défenseur poursuivra la victime de ses sarcasmes et de ses outrages, et plaidera le droit à l'Amour ; le jury, ahuri de tant d'éloquence et de tant de littérature, rapportera un verdict d'acquittement, aux applaudissements unanimes de l'assistance, et cet assassinat se terminera pour le meurtrier par une apothéose !

Voilà, tel qu'on pourrait aujourd'hui le dresser, l'acte d'accusation contre le théâtre. Mais les avocats ne manquent pas pour prendre sa défense et pour plaider sa cause.

Est-il vrai, d'abord, que le théâtre soit une école d'immoralité ? C'est le reproche que ce vieux réactionnaire d'Aristophane faisait à Euripide. S'il le poursuit de son terrible rire, ce n'est pas parce qu'il est le fils de la fruitière, ni parce que, masculiste, il raille les vices des femmes ; mais, parce qu'il se pose en réformateur social. Voilà pourquoi il l'accuse, comme Socrate, de démoraliser la jeunesse, d'insulter aux lois et d'attenter aux dieux. C'est qu'Euripide faisait appel à la raison qu'il doutait de divinités méchantes, vicieuses et criminelles et qu'il achevait de détruire ce qui subsistait encore au ^v^e siècle de l'antique organisation de la famille patriarcale. Mais aujourd'hui, nous savons qui avait raison, et s'il fallait refaire le procès entre Eschyle et Euripide, c'est ce dernier qui le gagnerait. Gardons-nous d'ailleurs de tirer de là la conséquence qu'on a toujours raison lorsqu'on ébranle la morale traditionnelle. Cette conclusion serait assurément détestable. Seulement, ne confondons pas la morale avec nos préjugés. En les soumettant à la critique de l'opinion publique, on élabore quelquefois obscurément une morale plus haute et plus pure.

On se plaint que la vertu ne soit pas louée au théâtre, comme elle le mérite. Renan a constaté qu'elle ne l'était qu'une fois l'an à l'Académie. Encore, il le faut avouer, ce n'est pas ce jour là qu'on se dispute les places sous la coupole. M'étant informé, on m'a assuré que les journaux qui ont publié hier le parfait discours de M. Doumic n'ont pas vendu un numéro de plus ; le procès de Landru a fait monter

le tirage de tous les quotidiens. On met en première page avec manchettes, portraits et dessins, le vol du collier de perles d'une aimable actrice, et on insère aux faits divers, en quatre lignes, la restitution d'une rivière de diamants par l'honnête femme qui l'a trouvée. Est-ce donc mépris pour la vertu ? Non, non ! c'est qu'elle n'est pas intéressante, ... je me trompe, ce n'est pas le mot juste, c'est qu'elle n'est pas dramatique. De sa nature, c'est une personne rangée, effacée, timide, qui n'aime pas à faire parler d'elle, et c'est précisément la respecter que l'oublier, mais elle n'en a pas un moins agréable visage.

Et dès que la vertu devient héroïque, le théâtre ne s'en empare-t-il pas ? Le courage, la magnanimité, le désintéressement, la clémence, les nobles ambitions, l'amitié fidèle, la piété sont bien, apparemment, de hautes vertus. Sont-elles donc absentes de la scène ? la pieuse et héroïque Antigone qui guide jusqu'à Colone les pas aveugles de son père et qui brave la colère de Créon pour rendre les devoirs funèbres à Polynice n'est pas une criminelle, apparemment. Sont-ils immoraux tous les héros de Corneille qui, dans le conflit de la passion et du devoir, choisissent toujours le devoir. Où donc, mieux que chez les tragiques, a-t-on exalté le patriotisme et le courage militaire ? La première des *Perses*. fût donnée sur le théâtre d'Athènes, la quatrième année de la 76^e Olympiade, et sa dernière reprise hier encore à la Comédie-Française, nous faisait frissonner au récit de la victoire de Salamine, où la civilisation, brutalement attaquée et menacée, vainquit les barbares. Avant de condamner le théâtre, souvenez-vous que les déclamations des poètes tragiques ont contribué pour leur part à forger le sentiment qui a porté tant de héros à sacrifier leur vie pour le salut du sol des pères.

Peut-être, dira-t-on. Admettons que tous les théâtres ne soient pas également pernicioeux, mais au moins convenez de la déplorable influence de la comédie sur les bonnes mœurs, du drame policier sur l'éducation des malfaiteurs, du cinéma sur l'imagination des enfants.

Cela même ne restera pas sans réponse. D'abord, nous ne sommes ni des théologiens ni des moralistes. Bossuet a

condamné indifféremment tout le théâtre et cette sentence est définitive et sans appel. Le croyant sait qu'il doit éviter toute concupiscence, et toute tentation du malin, et s'abstenir d'aller à la comédie. C'est un droit que personne ne lui contestera et le jour où, ces conseils ayant été entendus, les théâtres vides fermeront leurs portes, la question que nous agitions sera résolue. Pour nous, qui ne sommes point des confesseurs mais des criminalistes, de simples criminalistes, bornons-nous à rechercher l'influence du théâtre sur la criminalité.

Je ne prendrai pas la défense du drame judiciaire et policier. Je le verrais disparaître sans regret. Mais n'exagérons rien. On s'est imaginé que nos libérés de prisons centrales vont apprendre là leur métier. Que voilà bien une opinion d'honnêtes gens qui n'y connaissent rien ! Nos récidivistes sont des réalistes. Ils savent, croyez-le, que les inventions des auteurs dramatiques sont pitoyables et perdraient infailliblement ceux qui s'aviseraient d'y puiser leurs inspirations. Craignons plutôt que les policiers imitent Sherlock Holmès ; ils ne découvriraient plus aucun coupable.

Quant aux crimes passionnels, je ne sais pas si les dames d'Athènes furent incitées à l'adultère incestueux par l'exemple de Phèdre. Nous ne possédons pas la statistique criminelle de l'Aréopage et les documents font défaut. Il ne paraît pas que Gilles de Rais, que la Brinvilliers et la Voisin, que Cartouche et Mandrin, que Madame de la Motte aient imité quelque tragédie. Et si la comédie contemporaine a porté sur la scène les drames de l'amour trahi, gardons-nous de prendre l'effet pour la cause. Est-ce parce qu'il y a des comédies de mœurs que se commettent des crimes passionnels, ou n'est-ce pas plutôt, parce qu'il y a des crimes passionnels que les auteurs en ont fait le sujet de leurs pièces ? En réalité, ces crimes existent depuis qu'il y a des femmes abandonnées et des maris trompés, ce qui remonte à une très haute antiquité. Si ces assassinats se sont multipliés, ce n'est pas tant par imitation des personnages de drame qu'à cause de l'impunité dont ils jouissent ; mais, pour quelles sortes de crimes et de délits, les jurés et les magistrats professionnels ne sont-ils pas aujourd'hui d'une déplorable faiblesse ? La Société ne sait plus

punir, voilà la vérité. N'en rendez pas la littérature responsable. La crise est plus grave ; elle est une crise de morale sociale et d'autorité.

Ne cherchons pas à dissimuler le vrai mal sous des causes apparentes. S'il fallait en croire certains moralistes, le cinéma serait aujourd'hui la véritable cause de la criminalité de l'enfance. A qui le fera-t-on croire ? Hélas ! Les causes sont plus graves et le danger plus pressant. Mais les petits coupables, dit-on, en font eux-mêmes l'aveu ! Permettez-moi de douter de leur sincérité. Il ne faut rien dire devant les enfants. Les petits monstres n'ignorent pas que leurs avocats « plaident le cinéma », et que cette excuse, qui est de mode, flatte les préjugés de certains membres de patronages et leur concilie l'indulgence. Et quand il serait démontré qu'un gamin a voulu imiter un héros de l'écran ! Parce que chaque année quelques adolescents, d'humeur vagabonde, s'échappent de la maison paternelle pour chercher aventure dans le vaste monde, ce n'est pas une raison pourtant, pour condamner tous les romans de Jules Verne. Une demoiselle de mes amies, s'est naguère coupée les sourcils, au grand désespoir de sa maman. Faudra-t-il donc brûler par la main du bourreau *Les Malheurs de Sophie*, de l'excellente Madame de Ségur ?

Dans le jardin du Luxembourg, entre la statue de l'austrère M. Le Play et les images rigides des reines de France, est un théâtre aux représentations duquel je prends un plaisir extrême. Il y a là de tout petits qui ne comprennent peut-être pas très bien, qui ouvrent de grands yeux étonnés ou peureux, et de plus grands qui ont un peu honte de s'intéresser à ce spectacle, mais qui sont tous yeux et toutes oreilles dès que la toile se lève. Eh bien ! ce théâtre n'échappe pas à la loi générale de l'art dramatique, et savez-vous le plus beau moment ? C'est quand Guignol, le criminel, le révolté, rosse le commissaire. Ce sont alors des rires sans contrainte, des trépignements de pieds, des applaudissements sans fin. J'ai vu une jeune personne, qui pouvait avoir cinq ans, monter debout sur son banc, et crier en battant des mains : « Tape, Guignol, tape ! », et cette vision m'a fait songer à Lady Macbeth et aux sévères appréciations de

l'anthropologiste sur la femme criminelle. Mais je n'en ai pas conclu qu'il fallait supprimer Guignol, à cause des mauvais exemples qu'il donne à la jeunesse par sa violence et son mépris de l'autorité.

J'ai parlé longtemps et je m'en excuse. Voici, pour terminer, ma conclusion objectivement et subjectivement.

Si j'étais un habile homme, j'aurais soutenu la thèse qui frappe le théâtre d'anathème, car la vertu convient à un homme de mon âge. Je ne l'ai pas fait parce que je sais que les opinions absolues versent toujours dans l'erreur, que la vérité est fuyante et faite de relativité. Le théâtre est-il pernicieux ? Il est possible qu'il le soit. L'est-il toujours ? On ne le doit pas croire. Certaines pièces peut-être sont immorales et d'autres ne le sont pas ; assurément. Ne faudrait-il pas tenir compte du public auquel elles s'adressent ? Ce serait sagesse. Faut-il supprimer la comédie ? Certainement non. On pourrait peut-être la réglementer ? La censure a essayé et n'a pas réussi. Ainsi toutes les questions ont des aspects multiples et divers, et le mieux est de laisser à chacun de vous le soin de décider comme il lui plaira.

Pour moi... il est en Poitou un riant village ou saint Martin a fondé le premier monastère des Gaules, ou Rabelais persécuté trouva un calme refuge, ou Huysmans, devenu pieux, vint chercher, sans renoncer au monde, la paix du cloître. Là, à l'ombre d'une allée de hauts marronniers est une modeste maison entourée d'un tout petit jardin. C'est là que lorsque l'heure aura sonné, j'irai vivre de longues vacances. Je ne dis pas que je ne m'intéresserai plus au droit criminel : voilà 43 ans que je l'enseigne, et on ne perd pas une si vieille habitude. Mais dans les loisirs plus longs dont je pourrai jouir, je cultiverai les lettrés et je relirai les poètes. Comment voulez-vous que je blâme et que je maudisse ceux auxquels je demanderai et qui me donneront les pures joies de l'esprit qui seront un des charmes de ma vieillesse ?

